

Dominique Dormont (1948-2003) in memoriam

AMIS (/AMIS)

J.-Y. Nau

Rev Med Suisse 2003; volume -1. 1239

Mercredi 26 novembre ; bien sale lumière matinale sur Paris ; bien sale lumière sur la vie. Boulevard du Montparnasse un drapeau tricolore flotte pourquoi ? devant «Le Select» où des chats et des écrivains se prélassèrent sur les banquettes. Plus loin «La Closerie» endormie sous des lilas morts. Un Observatoire dans la grisaille. Plus loin sur la rue Saint-Jacques, ce sentier qu'empruntaient les pèlerins de Compostelle et où la toute jeune mère de Louis XIV posa la première pierre de ce qui allait devenir l'église du Val de Grâce. Des fleurs et des militaires sur les marches ; un cercueil et un mort. «Le professeur Dominique Dormont est mort dimanche 16 novembre. Il était âgé de 54 ans. Médecin-chef des services, au Service de santé des armées et professeur à l'Ecole pratique des hautes études, Dominique Dormont était chef du service de neurovirologie du Commissariat à l'énergie atomique (CEA), écrivions-nous il y a quelques jours dans les colonnes du Monde. Avec cette disparition, la recherche médicale et scientifique perd l'un des meilleurs spécialistes des maladies à prions ainsi qu'un médecin et un scientifique hors norme, un expert qui aura joué un rôle majeur dans la gestion des risques sanitaires liés à la maladie de la vache folle.» On aurait pu, à ce stade, se taire et sans doute Dominique Dormont eût-il apprécié qu'on le fit. Mais c'eût été compter sans les rites qu'imposent les morts humaines, qu'elles soient ou non prématurées. Et à l'heure de la mort reviennent l'état civil, les titres et travaux. Reprenons donc ce que Le Monde et d'autres publièrent. Dominique Dormont naît le 25 décembre 1948 à Châlons-sur-Marne. Il est nommé docteur en médecine à l'université de Bordeaux en 1973 et choisit de parfaire sa formation initiale dans différentes spécialités comme la médecine tropicale et la médecine aéronautique et spatiale. A la fin des années 1970, il s'intéresse à plusieurs disciplines biologiques, parmi lesquelles la biochimie et l'immunologie, ainsi qu'aux statistiques appliquées à la biologie et à la médecine. Le Dr Dormont entre au centre de recherche du Service de santé des armées en 1977. Il poursuit sa formation en devenant spécialiste de biophysique et de radiobiologie. De 1983 à 1987, il est responsable du laboratoire de radiobiologie cellulaire et moléculaire de ce centre. En 1988, il devient chef du laboratoire de neuropathologie expérimentale et neurovirologie, une structure qui, en 1995, devient le service de neurovirologie du Commissariat à l'énergie atomique. Le Pr Dormont a consacré l'ensemble de sa carrière de scientifique et de médecin à l'étude des mécanismes physiologiques qui permettent à certains agents pathogènes de pénétrer les cellules du système nerveux central, de les infecter et de les détruire. A ce titre, il s'est intéressé très tôt au moyen de lutter contre l'infection par le virus du sida. Sans jamais abandonner ses recherches dans ce domaine, il a, parallèlement, mené de nombreux travaux expérimentaux concernant ces agents transmissibles non conventionnels que sont les prions, un domaine dans lequel il avait acquis une compétence et une réputation internationales. Via la si douloureuse affaire française de l'hormone de croissance contaminée, Dominique Dormont avait, dès le début des années 1980, réalisé toute l'importance qu'il fallait accorder en termes de santé publique à ce risque infectieux émergent, alors méconnu et largement sous-estimé. Il fut ensuite l'un des rares, en France, à s'intéresser très tôt, à l'encéphalopathie spongiforme bovine. Et bien avant que l'on découvre, en 1996, que le prion responsable de l'ESB pouvait se transmettre à l'homme par voie alimentaire, il joua auprès des autorités sanitaires françaises un rôle essentiel pour que des mesures préventives soient prises. Le CEA : «Le Pr Dormont était l'auteur de près de 400 articles scientifiques, enseignant, et membre de nombreux conseils scientifiques et comités d'experts nationaux et internationaux». En l'église du Val de Grâce, on a dit l'essentiel. Le prêtre évoqua justement plusieurs images de l'Evangile, à commencer par celle du «veilleur en habit» et de la quête d'absolu. D'autres parlèrent en cette enceinte de leur mémoire, de ce médecin et scientifique hors du commun, de cet homme complexe, pudique et secret, orgueilleux autant que modeste, maniant la rigueur et l'humour dévastateur, la synthèse et la vulgarisation. Un homme rare, intègre et juste. «Un véritable samouraï de la recherche médicale» confie l'un de ses pairs dans l'anonymat. Une bien sale lumière sur Paris et sur la France. Il y eut d'autres lumières. C'était en août 1996. Venus de Californie et de Grande-Bretagne, de France, de Suisse et d'Allemagne, les meilleurs spécialistes mondiaux des maladies à prions se retrouvaient sur le site paradisiaque autant que trop couru d'Erice, à l'ouest de la Sicile ; une peu banale rencontre organisée par l'OTAN et le centre sicilien Ettore Majorana pour la culture scientifique. L'épidémie de «vache folle» et son cortège d'interrogations scientifiques et médicales étaient

alors rangés dans la catégorie des «urgences planétaires.» Tous, ou presque, étaient venus à Erice : Charles Weissmann (Zurich), l'un des papes de la génétique moléculaire des prions, John Collinge (Londres), créateur de souris au patrimoine génétique modifié ; Collinge qui allait bientôt nous dire si la maladie de la «vache folle» avait bel et bien contaminé l'espèce humaine. Il y avait aussi Robert Will (Edimbourg), principal observateur de l'émergence de la nouvelle maladie humaine en Grande-Bretagne. La belle bande, alors, de veilleurs. Nous dormions sur des couches plus que spartiates et nous gardons en mémoire l'image nocturne de Dominique Dormont, solide abbé laïc, à sa table de travail informatisée éclairée d'une bougie dans la chaleur de la nuit de Sicile. Au Val de Grâce, c'est dans la bourrasque capitale que l'on rendit les honneurs à ce samouraï, à son honneur, à sa mémoire.